

Aveuglement

Photographies Gaël Turine

**Exposition présentée à la galerie Fait & Cause
du mercredi 31 octobre au samedi 1^{er} décembre 2001**

58, rue Quincampoix - 75004 Paris

Tél. : 01 42 74 26 36

Galerie ouverte du mardi au samedi de 13h à 19h

La tuberculose, le sida, on sait.

*Mais qui connaît l'onchocercose, cette cécité des rivières,
transmise à l'homme par une mouche noire qui vit près des cours d'eau ?*

Pourtant, en Afrique occidentale, 18 millions d'individus en sont atteints.

*Handicapés physiques, improductifs, ces aveugles
sont mis au ban de la société. Depuis peu, ils s'organisent
en coopératives et parviennent à survivre.*

Ce sont ces lieux d'entraide que Gaël Turine montre ici.

Ses images sont d'une sobre vérité.

Il dénonce la détresse. Il veut dire l'espoir.

Avec le soutien permanent du Old Broad Charity Trust

Contact presse galerie Fait & Cause - Frédérique Founes

Pour Que l'Esprit Vive - 64, avenue Parmentier - 75011 Paris

Tél. : 01 49 23 14 43 / fax : 01 49 23 13 49

Mail : frefounes@ediprominfo.org

Aveuglement

Photographies Gaël Turine

Une manière de combattre l'aveuglement

Hormis quelques rares spécialistes, combien sommes-nous à connaître ne fût-ce que l'existence de l'onchocercose, communément appelée "cécité des rivières" ?

Cette maladie, surtout endémique en Afrique de l'Ouest (même si elle sévit aussi, mais de manière moins alarmante, dans d'autres régions du continent, au Moyen-Orient et en Amérique latine), est provoquée par l'*Onchocerca volvulus*, une filaire parasite véhiculée et transmise à l'homme par une mouche vivant à proximité des cours d'eau. Elle génère des dermatites graves, puis des lésions oculaires irréversibles entraînant la cécité.

Toutes les populations regroupées aux abords des fleuves et des rivières infestés par la simule, cette funeste "mouche noire", sont naturellement exposées à ses piqûres et contractent la maladie en se livrant aux occupations les plus ordinaires en même temps que les plus vitales : pêcher, puiser de l'eau, se baigner...

S'il existe aujourd'hui un traitement préventif efficace et relativement simple contre l'onchocercose (la thérapie ne nécessite qu'une dose annuelle du médicament récemment mis au point), il n'en reste pas moins vrai que, selon l'Organisation mondiale de la santé (OMS), plus de 100 millions d'individus restent exposés à la maladie, environ 18 millions en sont effectivement atteints et quelque 270 000 d'entre eux sont aveugles (chiffres issus d'un rapport de l'OMS publié en 1995). Certains villages d'Afrique occidentale compteraient ainsi jusqu'à 60 % d'aveugles parmi leurs habitants.

L'onchocercose n'est évidemment pas la seule cause de cécité qui peut aussi être causée par la rougeole, le trachome, des carences en vitamines...

Au nombre des effets pervers du phénomène, le moindre n'est sans doute pas l'exode des jeunes gens valides qui, par crainte de contracter à leur tour la cécité des rivières, quittent leur village, abandonnant derrière eux des terres pourtant fertiles.

Au lourd handicap que constitue en soi la cécité s'en ajoute un autre, d'ordre social. A peu près improductifs, les aveugles constituent une charge pour des familles déjà démunies. Pire encore : par ignorance et foi en d'immémoriales croyances animistes, ils sont encore souvent considérés comme les victimes (plus ou moins coupables) d'une quelconque malédiction, frappés par un sort qui risque d'affecter toute la communauté. Dès lors, ils sont mis au ban de la société, perçus comme une honte qui éclabousse leurs proches. Incapables de subvenir à leurs besoins, fardeau matériel autant que moral, ils sont écartés de toute vie sociale, reclus au fond des cases comme des pestiférés.

Dans les situations les plus extrêmes, ils n'ont d'autre choix que celui de la fuite vers les grands centres urbains où, parfois en compagnie d'un enfant qui leur sert de guide, ils sont condamnés à la mendicité.

C'est pour briser ce cercle infernal que de plus en plus d'aveugles ont décidé depuis quelques années de se réunir et de former des coopératives. Petit à petit, ils y réapprennent à vivre une existence proche de la normalité et retrouvent, outre une autonomie, le sentiment d'appartenance à un groupe solidaire.

Fonctionnant comme des micro-sociétés, ces coopératives installées dans les villes comme dans les campagnes prennent en charge l'essentiel des besoins de leurs membres. Pendant que certains travaillent aux champs ou fabriquent de petits objets usuels, d'autres préparent les repas, font la lessive ou le ménage des chambres.

Beaucoup, aidés par des moniteurs souvent bénévoles, ont dû apprendre un nouveau métier, quand ce ne sont pas les gestes du plus élémentaire des quotidiens.

Dans les coopératives les plus structurées, on apprend à lire et à écrire le braille, des cours sont même organisés pour les enfants-guides. On s'y fait des amis, on y trouve parfois une femme ou un mari. Ensemble, on y fait mieux face à l'adversité, au regard toujours méfiant de "ceux du dehors". On arrive même parfois à faire évoluer les mentalités, à convaincre les voyants que la cécité n'est rien d'autre qu'une maladie, qu'un handicap surmontable. Ce n'est sans doute qu'une goutte d'eau, presque rien, mais ces

coopératives ont permis à leurs membres de regagner leur place sur le "grand échiquier". Presque rien ?

A l'heure où des avions de ligne, pilotés par des kamikazes fanatisés, viennent s'écraser sur l'un des symboles les plus éloquentes du capitalisme occidental triomphant, et que cet événement aussi dramatique que spectaculaire est relayé en temps réel par toutes les télévisions du monde, une pratique photojournalistique comme celle de Gaël Turine peut paraître obsolète, anachronique, voire incongrue.

Reste-t-il une place pour des news qui ne soient pas hot ? On sait qu'en matière de médias, l'émotion prévaut le plus souvent sur la réflexion et, pire encore, que cette émotion sera d'autant plus forte si elle est provoquée – et entretenue – par un fait sensationnel. L'idéal restant bien entendu que le lecteur/spectateur puisse s'identifier socialement, économiquement, physiquement, culturellement aux victimes.

Compte tenu de ce qui précède, à quoi bon nous entretenir de coopératives d'aveugles en Afrique subsaharienne ?

Peut-être parce que la terre est parcourue de plus de sentiers que d'autoroutes et que, pour espérer – vainement ? – comprendre un peu mieux le monde, il convient d'emprunter les uns comme les autres.

Peut-être aussi parce que l'on sait (même si certains présentent une fâcheuse tendance à l'oublier) que le plus infime bruissement d'aile de papillon peut déclencher un séisme. En d'autres termes, ce n'est sans doute qu'en réduisant le fossé qui sépare les nantis des plus démunis (pour schématiser, le Nord du Sud) que l'on cessera d'alimenter les rancœurs et les frustrations qui conduisent invariablement aux news les plus hot.

Quelles que soient les raisons profondes qui le motivent, Gaël Turine fait partie de ceux qui préfèrent porter leur attention aux laissés-pour-compte, cheminant plus volontiers sur les sentiers que sur les autoroutes. Comme nombre de ses pairs qui ont opté pour les mêmes voies, sa seule ambition consiste à témoigner, le plus honnêtement possible, à voir puis à montrer ce qui ne "mérite" ni la une des quotidiens ni une édition spéciale des journaux télévisés.

Un témoignage n'est bien sûr jamais innocent. C'est avec l'espoir, même ténu, qu'il pourra servir à faire avancer les choses qu'on le pose comme un acte qui touche dans le meilleur des cas à l'engagement, voire au militantisme.

S'il est bien conscient que, pas plus que d'autres, ses photographies ne changeront pas le cours du monde, Gaël Turine sait aussi que ce n'est pas une raison suffisante pour se retenir de les faire. Ne pas regarder, ne pas vouloir montrer sous prétexte que le résultat ne se retrouverait pas dans les pages des médias à fort tirage constituerait la pire des attitudes. Pour preuve, vous avez regardé ces images de gens apparemment sans importance, de situations hâtivement qualifiées de banales, ou en tout cas vous vous apprêtez à le faire. Et ces images s'imprimeront dans vos consciences, sans doute de manière indélébile.

Formellement et fondamentalement, le travail de Gaël Turine s'inscrit dans une tradition de l'essai documentaire, un genre dont on prédit la mort depuis de longues années – en gros depuis l'avènement de l'information-spectacle – mais qui continue à s'insinuer dans tous les interstices où subsiste un espace pour la réflexion.

A l'instar de ses prédécesseurs les plus illustres et de ceux de ses confrères qui opèrent dans le même but, il reste volontairement en retrait de son sujet, préférant la rigueur et la clarté aux effets de manche. En matière de photographie comme ailleurs, certains cherchent à servir une cause, d'autres à s'en servir. Sans la moindre ambiguïté, Gaël Turine a choisi son camp.

Cette humilité face à ce (et surtout celui) qui est photographié n'empêche en rien l'auteur de s'exprimer, d'écrire et de décrire à sa manière propre. Ne négligeant aucune facette de ce qui constitue le sujet de son reportage, le photographe en a cerné les tenants et les aboutissants, du cœur à la périphérie, parcourant à cette fin le Mali, le Burkina Faso, la Guinée et la Côte d'Ivoire.

S'il ne cherche pas l'icône à tout prix, sans doute est-ce parce qu'il a compris que des situations comme celle-ci, à laquelle il a consacré de longs mois, ne peuvent se résumer à quelques images-symboles forcément réductrices.

Enfin, et même si ce n'est pas la raison première qui a poussé Gaël Turine à documenter ces coopératives d'aveugles en Afrique de l'Ouest, il convient peut-être de s'attarder un instant sur la fascination que la cécité peut exercer sur les gens d'image. Depuis le portrait que Paul Strand fit en 1916 de la Blind Woman dans les rues de New York, les photographes n'ont en effet eu de cesse de tourner leur regard vers ceux qui en sont privés. Que l'on songe simplement aux séries de Jane Evelyn Atwood, de Mary Ellen Mark ou d'Eugene Richards, pour ne citer que quelques exemples récents de cette

improbable confrontation assortie d'une empathie finalement naturelle de ceux qui, d'une certaine manière, voient "mieux" à l'égard de ceux qui voient "autrement".

Alain D'Hooghe

Viviane, coopérative de Yéleu, région de Danané, Côte d'Ivoire

Lorsque j'étais institutrice dans mon village, j'entendais parler d'une maladie qui rendait les gens aveugles, on parlait de malédiction qui touchait les villages de la région. Je ne savais pas trop quoi en penser et comme tout le monde, je mettais cela sur le compte de la sorcellerie. Jusqu'au jour où j'ai commencé à avoir des maux de tête, des démangeaisons sur tout le corps et des douleurs aux yeux. Ma vue devenait floue. Mon mari m'a conduite chez des guérisseurs qui ont tout essayé, mais en vain, le mal s'aggravait.

"Un jour, la vue m'a quittée et j'ai perdu la vie." Je pensais à cette maladie que l'on attrapait en se faisant piquer par les mouches au bord des rivières car j'allais depuis toujours laver les vêtements, puiser de l'eau ou travailler dans les champs près de la rivière. Peu à peu, mon mari et mes propres parents m'ont délaissée. J'ai fini, au bout de quelques mois, par vivre seule dans une case du village. Mon mari me faisait apporter des repas mais refusait que mes enfants viennent me voir. Cela a duré deux ans. Je ne faisais rien, sauf être là à attendre que les journées passent. Un jour, mon père est venu me chercher pour me conduire auprès d'autres personnes qui souffraient du même mal que moi. Il me disait que je serais plus heureuse avec eux. J'ai voulu prendre mes enfants avec moi mais il n'en était pas question. Il m'a emmenée à la coopérative du village de Yéleu, où je vis maintenant en compagnie d'autres aveugles.

Je souffre de ne voir mes enfants que très rarement ; je les ai vus deux fois en trois ans, lorsqu'ils sont venus avec mon père qui venait prendre de mes nouvelles et m'apporter des cadeaux comme des tissus ou un gros sac de riz.

Ici, je suis responsable de la cuisine dans la coopérative. En dehors des leçons de braille que nous recevons trois matinées par semaine, je dois ramasser les fagots de bois pour la cuisine et récolter les aliments pour préparer un repas par jour pour les onze membres de la coopérative. Avant de venir ici, je ne pensais pas que des personnes aveugles étaient capables de travailler et faire tout ce que nous faisons au quotidien. Nous pouvons accomplir tout ce qui est essentiel. Vivre ensemble est le plus important car cela nous redonne confiance en nous. Quand un aveugle est seul et perdu dans son village, il n'est rien. Tandis qu'au sein de la coopérative, il a des responsabilités. Aujourd'hui encore, si je ne fais rien, je pense à mes enfants et cela me fait du mal. Mais nous rions beaucoup avec mes amis de la coopérative, avec eux je me sens respectée.

Témoignage recueilli en mars 1998.

Jérôme, moniteur à la coopérative de Mahapleu, région de Danané, Côte d'Ivoire

Chez nous, en Côte d'Ivoire, les aveugles ne sont aidés ni par l'Etat ni par personne dans les campagnes. Les personnes voyantes qui décident de consacrer leur vie aux aveugles savent qu'elles ne peuvent espérer un salaire pour leur travail.

Lorsque j'ai décidé de rejoindre la coopérative pour aveugles de Mahapleu, ma famille et les autres villageois n'ont absolument pas compris pourquoi j'allais "perdre" mon temps avec ces bons à rien. "Il a le temps", a-t-on coutume de dire ici, quand quelqu'un ne fait rien de ses mains pour aider sa famille à vivre et qu'il a choisi de passer son temps avec des personnes aussi inutiles que les aveugles. Aujourd'hui je me sens aussi rejeté qu'eux. Mon village n'est qu'à 16 km d'ici, je n'ose même plus aller voir mes frères ni ma mère. Je suis devenu un étranger pour eux. Seuls ma femme et mon enfant m'ont accompagné. Ma fille va à l'école et ma femme travaille avec les femmes aveugles, elle leur apprend à coudre et à entretenir la case.

Heureusement que je ne suis pas aveugle, sinon elle non plus ne verrait plus sa famille.

J'ai suivi une formation à la lecture et à l'écriture braille à l'Institut pour aveugles d'Abidjan. Je suis maintenant professeur de braille au sein de la coopérative. Nous avons reçu un lot de poinçons et de tablettes, le matériel simple mais indispensable pour que l'aveugle puisse écrire en braille. Certains échangent une correspondance avec l'Institut d'Abidjan ou avec d'autres coopératives du pays.

Mais ma priorité est de leur apprendre à se déplacer seuls et à travailler dans les champs comme ils le faisaient auparavant. C'est un long et dur travail parce que, lorsqu'un aveugle arrive à la coopérative, il est persuadé qu'il ne peut plus rien faire. En plus, bien souvent, avant d'avoir rejoint notre coopérative, il est resté plusieurs années isolé dans son village, perdant toute confiance en lui. Plusieurs mois se passent avant qu'un nouvel arrivé "se sente à l'aise" et accepte d'apprendre à manier la machette ou à marcher seul avec une canne. Il faut les aider constamment, je passe tout mon temps avec eux. Ce qui m'empêche de faire autre chose pour gagner un peu de sous et m'amène à vivre comme eux. Seuls des frères protestants nous apportent de la nourriture et des vêtements à certaines occasions. Aujourd'hui, la coopérative possède plusieurs champs de manioc, gombo, aubergines et piments. Nous avons également reçu de la part du chef de canton trois bas-fonds, les rizières locales, que nous exploitons au mieux de nos possibilités. Toutes ces récoltes de légumes sont réparties par famille et le reste est éventuellement revendu sur le marché pour acheter de nouveaux outils. Je travaille tous les jours avec eux, certains n'hésitent pas à dormir dans des cases à côté des champs, pour les surveiller et pour ne pas se fatiguer à parcourir les kilomètres qui séparent la coopérative des parcelles.

Lorsque je ne dois pas aller aux champs, je vais dans les villages de la région pour sensibiliser les villageois aux problèmes des aveugles. J'essaie de faire comprendre aux familles que les personnes qui deviennent aveugles ne sont pas porteuses du mauvais sort mais qu'elles sont victimes de maladies guérissables – si elles sont traitées à temps – et qu'elles ne sont pas contagieuses. Mais nous sommes en Afrique, et dans les campagnes, les traditions sont très présentes et plus fortes que n'importe quel discours.

La plupart des habitants de ces villages reculés dans la brousse n'ont pas été à l'école et peu d'entre eux ont envie d'écouter "mes balivernes". De toute façon, ils n'ont pas le temps : le travail dans les champs est plus urgent. Je fais donc du porte-à-porte pour savoir si un membre de leur famille est aveugle. Si c'est le cas, je fais tout ce que je peux pour savoir ce qu'il est advenu de lui parce que, en général, ils sont cachés dans des cases pour que personne ne les voie. L'aveugle est une honte pour sa famille. Je parviens rarement à ramener un aveugle à la coopérative. Il arrivera peut-être quelques jours après mon passage dans le village. Un frère ou un oncle "sensibilisé" l'emmènera jusqu'à chez nous. Commencera alors sa nouvelle vie.

Si j'arrivais à convaincre les notables de la région, tout comme le curé de l'église, ils obtiendraient sans doute que des parcelles cultivables supplémentaires nous soient léguées. Nous pourrions ainsi augmenter notre production. Nous n'avons, mes amis et moi, aucune prétention démesurée, nous voulons juste vivre. Simplement. A l'écart des voyants s'il le faut. Je sais que cela mettra encore longtemps avant que notre coopérative soit acceptée mais j'ai bon espoir. Les villageois seront bien obligés, un jour, de reconnaître que les aveugles travaillent dans les bas-fonds comme n'importe quel d'entre eux.

Témoignage recueilli en mars 1998.

Biographie

Par Gaël Turine

Je suis né à Nieuport, petite ville de la côte belge, il y a 29 ans. J'ai passé mon enfance à Bruxelles jusqu'à notre départ pour Anjouan, une île des Comores où mon père, engagé comme professeur de philosophie, passait en fait ses journées à apprendre à lire et à écrire en français aux élèves de classe terminale. L'attention portée par le monde à ce petit archipel est aussi réduite que la taille de l'île, à peine trois heures de voiture pour en faire le tour. Ce séjour m'a complètement bouleversé. Mon frère et moi baignions dans la population d'une petite ville côtière de l'océan Indien. A notre retour, mon rêve "absolu" était de repartir ailleurs, découvrir d'autres mondes que le mien. J'avais neuf ans. Espoirs déçus car je n'ai plus quitté le vieux continent jusqu'à mes 19 ans. Hésitant entre des études universitaires en sciences politiques et des études de photographie, j'ai choisi la photo au cours d'un voyage de cinq mois à Madagascar. J'ai réalisé mes premières photos, mon premier "carnet de route", dont il ne reste plus grand chose aujourd'hui... Ces photos exposées dans un bar à Bruxelles à mon retour ne me satisfont plus vraiment ! J'ai donc entamé des études de photographie à Bruxelles à l'école du "75". Pendant trois ans, j'ai essayé de partir le plus souvent possible à l'étranger, malgré le désaccord logique des autorités académiques pour cause d'absentéisme intempestif. J'ai rapidement trouvé ma voie, je savais depuis longtemps ce qui m'attirait dans la photographie et pourquoi je voulais l'utiliser dans mon rapport avec les gens, les situations et moi-même. C'était une affaire d'expériences, de découvertes, de compréhension, de challenges et

de liberté. Des quelques expériences de stages effectués sur des tournages de films documentaires (dont ceux de ma mère), il me reste l'attente comme un fait marquant. J'étais impressionné par la symbiose nécessaire entre les techniciens de la lumière, du son, les machinistes... Mais pour cela il fallait attendre, tout le temps attendre l'autre... Je suis revenu à mes premières pensées, être libre et discret dans mes faits, paroles et gestes pour approcher les gens que je désirais photographier.

J'ai commencé à voyager, je suis allé en Afghanistan, en Angola, en Erythrée... Telles furent mes premières destinations comme photographe. J'en ai retiré beaucoup de satisfaction et de confiance en moi. Ensuite, j'ai entrepris deux travaux personnels, des reportages qui se sont étalés sur trois années. L'un portant sur les coopératives pour aveugles dont les images vous sont présentées dans ce livre, l'autre travail a été mené en Erythrée, sur les populations semi-nomades qui vivent tous les bouleversements socio-traditionnels liés aux changements et l'évolution rapide du pays.

En plus de cela, je suis parti à Moscou à plusieurs reprises pour faire un reportage sur les sans-abri, ce fut l'occasion de faire mes premiers essais couleur.

Des commandes pour des magazines ou des organisations humanitaires m'ont fait découvrir l'Amérique latine, j'aimerais y retourner. Le projet que je souhaite développer à long terme sur l'univers des coopératives à travers le monde m'y emmènera certainement. Quand des gens s'organisent, se prennent en main lorsque l'Etat démissionne et ne respecte plus ses engagements, quand la solidarité permet de réagir et de construire un futur modeste mais viable, je suis heureux d'en témoigner par mes images. Il me semble que le modèle de la coopérative répond à des attentes sociales et économiques profondément humaines.

J'ai rencontré des coopératives pour aveugles en Afrique de l'Ouest, d'autres coopératives existent ailleurs. Mineurs, pêcheurs, agriculteurs, couturières, j'irai les voir.

Pour Que l'Esprit Vive

L'association « Pour Que l'Esprit Vive » a pour but d'aider les artistes et les intellectuels à réaliser leur vocation, à faire connaître et à préserver leur œuvre.

S'inscrivant dans une orientation à la fois humaniste et humanitaire, elle se donne également pour mission de développer la prise de conscience des problèmes de société et de contribuer à leur transformation par l'art et la culture.

Créée en 1997, la galerie « Fait & Cause » est sans doute l'une des premières et uniques expériences de galerie exclusivement consacrée à la photographie sociale.

La photo étant considérée comme un médium privilégié d'expression de la réalité sociale, la galerie « Fait & Cause » réalise, sur des sujets spécifiques, des expositions consacrées à des photographes archétypes ou contemporains : Jacob Riis, Jane Evelyn Atwood, Raymond Depardon, Jean-Louis Courtinat, Roger Ballen, Donovan Wylie, Francesco Zizola, Hien Lam Duc, Martine Franck, Robert Doisneau....

La direction artistique de la galerie est assurée par Robert Delpire.

Outre cet engagement dans le domaine de la photo, il faut citer, parmi les activités actuelles les plus importantes de l'association « Pour Que l'Esprit Vive » : des aides individuelles, l'accueil d'artistes en résidence à l'Abbaye de La Prée (dans le Berry) et la participation au développement d'un mouvement autobiographique et de collecte, de conservation et de transmission de souvenirs individuels.

L'association « Pour Que l'Esprit Vive » a été fondée en 1932 par Armand Marquiset. Reconnue d'utilité publique, elle est dirigée par un conseil d'administration présidé par Michel Christolhomme.